# CINÉMA LES TOILES

L'INSTANT CRITIQUE 2018–2019 AU LYCÉE GUSTAVE MONOD D'ENGHIEN-LES-BAINS



« CERTAINS L'AIMENT CHAUD DE BILLY WILDER

CINÉMA LES TOILES PLACE FRANÇOIS TRUFFAUT – 95210 SAINT GRATIEN www.ville-saintgratien.fr – T. 01 34 28 27 96





« Certains l'aiment chaud! » de Billy Wilder



### **RENCONTRES**

À l'heure où le cinéma paraît voué à devenir un spectacle de moins en moins collectif (chacun devant sa télé, son ordinateur, son smartphone, plutôt que tous devant le grand écran), l'exercice de la critique nous rappelle qu'on n'est jamais seul devant un film. C'est même tout le contraire : voir un film, c'est toujours faire une rencontre - avec un cinéaste, avec des personnages, avec une vision du monde. À quoi sert alors la critique ? À prolonger cette rencontre, et à en faire naître une nouvelle. En tournant un film, le cinéaste prête son regard au spectateur pour lui faire voir le monde. En écrivant son texte, le critique prête le sien à son lecteur, pour lui faire voir le film.

À ce titre, la critique commence au premier mot échangé en sortant du cinéma. Qu'il y ait des critiques professionnels, et que cette « profession » soit exigeante et minutieuse, n'empêche pas que tout spectateur est, par nature, un critique. Un grand critique français a défini un jour son métier comme « l'art d'aimer ». C'est un art en effet, qui vise peut-être moins à connaître le cinéma qu'à se connaître soi. Savoir ce que l'on aime, savoir surtout pourquoi on aime ou on n'aime pas, c'est toujours un peu essayer de comprendre qui l'on est. Comprendre son propre regard, en passant par celui d'un autre. Il n'y a rien de plus faux que de dire que « les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas ». Il faut à l'inverse les discuter sans relâche : comprendre son propre goût, c'est apprendre à savoir qui l'on est. C'est l'entreprise la plus libératrice, la plus émancipatrice qui soit.

C'est donc avant tout comme une petite école du regard qu'a été abordé cet atelier très joyeux, mené avec les trois classes du lycée Gustave Monod. Comme un lieu d'échange et de rencontres, une invitation pour chacun à sortir de soi avec l'aide des films et à poser, grâce à eux, un œil neuf sur le monde, un œil rendu plus vif par ces moments de discussions collectives. Le choix des films eux-mêmes a été guidé par ce souci de rappeler que le cinéma n'en finit pas de nous confronter à l'Autre, de nous obliger à interroger notre regard sur ce qui nous semble étranger. Soit : un film d'horreur (The Thing, de John Carpenter), un classique de la comédie hollywoodienne (Certains l'aiment chaud! de Billy Wilder), un teen movie récent (The We And The I de Michel Gondry), et un documentaire (Koko, le gorille qui parle de Barbet Schroeder). On ne saurait imaginer des films plus différents, et pourtant leur morale est identique, c'est celle du cinéma tout entier : dans l'Autre, il y a toujours un peu de nous-mêmes.

Jérôme Momcilovic

### THE THING

Durée : 1h48, Américain (1982) de John Carpenter avec Kurt Russell, Wilford Brimley, Richard Dysart

#### METTRE EN SCÈNE LA PEUR

John Carpenter nous introduit ici dans un univers froid et blanc, loin de tout, où l'humanité semble absente et où tout baigne dans une atmosphère de peur. Dès les premières minutes, l'arrivée soudaine d'un hélicoptère retient toute notre attention. Son apparition nous introduit dans une course menant à la poursuite d'un chien. L'empathie est la première émotion que nous éprouvons envers cet être solitaire - nous nous inquiétons plus de ce qui peut lui arriver que de ce qui va se passer par la suite. On comprend alors que l'arrivée du chien errant n'est pas un hasard : les tireurs considèrent le chien comme une menace qu'il faut éliminer. Le film prend alors une tournure bien plus obscure. En e et, presque toutes les péripéties du film se déroulent de nuit, de sorte que toutes les actions ne puissent pas être clairement vues : nous sommes donc dans la crainte de ce qui peut arriver. L'utilisation de la caméra est également à la source de la peur. Par exemple, lors des scènes de transformations de la chose : la caméra n'est pas stable, elle tremble. À l'inverse, durant les scènes de suspense, le mouvement de la caméra est lent : cela provoque un état de stress. Certaines scènes sont silencieuses, vides en dépit de la musique – car, oui, la musique participe à la peur en incluant des sons et des notes espacés. Ces facteurs contribuent à créer une angoisse constante tout le long du film, ce qui le rend proprement e royable.

Faustine Garrigues et Moïse Bondo (2<sup>de</sup> 2)



A che du film « The Thing » de John Carpenter

#### POINT DE VUE

Chef d'œuvre d'illusion et d'épouvante, The Thing demeure une référence du cinéma d'horreur et de science-fiction. De nombreux éléments participent à la mise en scène du décor : le réalisateur doit créer un jeu de lumière, mettre en valeurs les accessoires et les costumes, alterner les di érentes prises de vues... Le réalisateur doit parvenir à créer une atmosphère angoissante, en décrivant un monde qui semble le plus réel possible. Ainsi de la scène au cours de laquelle les di érents protagonistes se retrouvent face à « la bête » pour la première fois : les acteurs sont dans une demie-obscurité, les éclairages au plafond vacillent. Mais le plus éprouvant pour l'observateur est l'absence totale de sons : pas de musique, pas un bruit. Le silence devient obsédant, et le mutisme des personnages renforce cette sensation de malaise. Les témoins de cette scène se préparent à voir surgir le danger, mais ils ignorent tout encore de sa nature : le suspense se met en place. L'angle de vision du spectateur n'est pas plus anodin. Expliquons-nous à l'aide d'une des premières scènes du film, lorsque tous les membres de l'équipe

sont présents dans la station. À ce moment-là, l'un des acteurs actionne un radio-cassette, et la musique fait écho dans tout l'endroit. La caméra filme chacun des personnages tandis qu'il vaque à ses occupations; tous sont donc présentés individuellement (tous ces plans consécutifs étant censés se dérouler au même instant). Ce type de prise de vue est employé à plusieurs fins : premièrement, celui-ci permet la présentation de tous les acteurs (ainsi, leur perte sera d'autant plus douloureuse au spectateur maintenant qu'il les connaît mieux) mais celui-là permet également d'établir une impression de huis clos (constatant que l'environnement est hostile, le spectateur peut présumer que les personnages y seront piégés) et ainsi d'accentuer le malaise.

Pierre Fazilleau, Léna Baou (1ère ES1)

#### LE SUSPENSE ET LA SURPRISE

John Carpenter, dans The Thing, alterne sans cesse entre deux grands principes du film d'horreur : le suspense et la surprise. L'une des scènes de suspense se passe dans la salle d'autopsie. On y voit la Chose, matière visqueuse et gluante, tomber au sol comme une flague, réussissant ainsi à fuir et à se cacher des hommes qui s'apprêtent à entrer. Le spectateur, étant le seul à connaître son existence, s'attend ainsi à ce qu'elle s'en prenne, d'un coup, aux personnages qui ignorent sa présence. En revanche, la scène dans laquelle le Dr Copper tente de réanimer un des hommes de l'équipe grâce à un défibrillateur est un bel exemple de scène fonctionnant sur la surprise. Soudain... BAM !!! Le ventre de l'homme s'ouvre, laissant apparaître des dents qui happent littéralement les mains du médecin! C'est l'une des scènes de surprise les plus surprenantes de The Thing. Le spectateur, n'étant pas au courant que la chose se cachait dans le ventre de cet homme, est tout aussi surpris que le médecin ou l'équipe. Suspense et surprise se révèlent donc des moyens di érents mais complémentaires d'e rayer le spectateur.

Eden Ayach, Ema Lemay et Marion Sollier (1ère ES1)

#### **ÉTENDRE LE TEMPS**

Le suspense, essentiel au film d'horreur, est une manière d'étendre le temps pour accroître l'intensité des émotions du spectateur : quelque chose va se passer, le spectateur le sait, mais il ne sait pas quand. C'est une forme de mise en condition. Dans *The Thing*, plusieurs scènes apportent une certaine forme de suspense. Ainsi celle du test sanguin, dans laquelle le personnage principal rassemble tous ses camarades et leur annonce que l'un d'entre eux est infecté par la chose. Le stress est ressenti par le spectateur dès l'entrée en scène des personnages. Le personnage principal, MacReady, propose alors de prélever un peu de sang à chacun des autres personnages qui sont soupçonnés d'être infectés. Pour

cela, il utilise un fil de fer extrêmement chaud qu'il trempe dans chaque prélèvement de sang. Le suspense s'installe ainsi à mesure que MacReady teste tous les prélèvements un par un : à chaque fois que le fil de fer chaud entre en contact avec un nouveau prélèvement, la caméra s'arrête sur le visage

du personnage auquel le sang appartient. On ressent alors le stress qui envahit la personne concernée, et le spectateur est de plus en plus captivé par la scène. On pourrait évoquer également la façon dont est filmé le chien au début du film. Puisque d'autres humains ont essayé de le tuer avant cela, le spectateur se doute qu'il y a un problème avec ce chien. Ainsi le suspense monte à chaque fois que la caméra s'attarde sur lui. Le suspense est donc présent tout au long du film, du début jusqu'à la fin, le spectateur ne sait pas où est ni dans qui est « la chose », et de ce fait, ne cesse de se poser des questions.

Marie-Lou Cristobal et Rayan Ben Khalifa (2<sup>de</sup> 9)

#### **LOINTAIN OU PROCHE?**

Ou'est-ce qui nous fait le plus peur ? L'inconnu lointain... ou l'inconnu proche ? La « chose » du film de Carpenter est un extra-terrestre qui débarque en plein milieu de l'Antarctique dans une station scientifique. Elle renvoie donc en principe à un inconnu lointain. Mais c'est un monstre qui se propage tel un virus, prend

4 | 5 L'INSTANT CRITIQUE



possession des corps, imite les cellules humaines. Ainsi ce monstre n'est pas si di érent de nous, puisqu'il nous ressemble... N'est-ce pas ce qui nous fait le plus peur ? *The Thing* nous renvoie à la maladie, à l'humain, et on peut observer que les scènes apparemment les plus anodines sont ici celles qui provoquent le plus de cris d'e roi ou de dégoût... Cela exprimerait-il une certaine peur cachée de notre propre corps ?

Kayssie Athus et Inès Guedda (2<sup>de</sup> 9)

#### NOTRE CORPS, LE MONSTRE

The Thing, par son originalité et sa nouveauté, a suscité l'e roi de beaucoup de spectateurs. Mais est-ce seulement la présence à l'image de la « chose », qui les a tant e rayés? Prise de sang, autopsie, points de suture, test sanguin provoquent ici un vrai malaise, sinon autant que la vision du monstre. John Carpenter renvoie ainsi notre vie quotidienne. Lorsque que le docteur fait l'autopsie de l'un de ses camarades décédé, la chose hideuse qui surgit de son ventre renvoie à l'idée d'un aspect de notre corps que nous ne voulons pas rencontrer : la maladie, voire un parasite. Et la contamination qui se fait par le sang fait bien évidemment référence à une célèbre maladie mortelle: le SIDA. Quand un corps identique au nôtre se transforme brutalement en un monstre répugnant qui glace le sang, ce qui trouble le spectateur, c'est avant tout l'idée de ce corps qui est le sien et qui lui est pourtant étranger. Ainsi, tout au long du film, nous nous questionnons sur ce que peut contenir notre corps. C'est ce qui se rapproche le plus de nous qui nous e raie le plus. The Thing révèle en nous une peur de nous-même, une peur de l'inconnu qui est logé en nous.

Jeanne Legros et Céline Pakyrissamy

#### **UNE AIGUILLE ET UN MONSTRE**

Pour le spectateur, le réel est parfois plus e rayant que l'imaginaire. L'image d'une aiguille qui se plante dans la peau peut-être plus angoissante que celle d'un monstre qui se fait découper. Quand les choses sont réelles nous sommes pris de compassion – et comme chaque humain, nous avons peur d'attraper un virus.

On notera d'ailleurs qu'ici beaucoup de nuances de bleu et de blanc sont utilisées, comme pour rajouter un lien avec l'univers de l'hôpital.

Julia Lamard et Pamela Savic (2de 2)

#### **PARANOÏA**

La paranoïa est le cœur même de *The Thing*. Entre la peur de l'inconnu, d'une chose qu'on ne peut identifier, et les doutes que l'on a sur ses semblables, John Carpenter aborde ici le thème de manière e cace. Avec sa maîtrise de la mise en scène, il nous entraîne ici dans un huis clos haletant et sous tension qui fait autant sursauter que douter. Chaque minute du long métrage nous fait plonger un peu plus dans la noirceur et la folie que la découverte de cette créature entraine. Il règne pendant tout le film une atmosphère d'apocalypse, comme si la survie du groupe de scientifiques était la condition pour que le monde tourne, avant que cette créature ne s'y attaque. Ce qui rend la paranoïa plus réelle dans The Thing est le fait que le groupe de scientifiques soit dans un lieu clos où personne ne peut venir les aider en cas d'attaque. La confiance que les uns et les autres ont dans le groupe est un enjeu important car il est di cile pour les scientifiques ainsi que pour les

spectateurs de savoir qui est vraiment « la chose », puisqu'elle peut se transformer en n'importe quel humain, le seul moyen de le savoir dans le film étant de faire un test ADN. C'est ici que naît la paranoïa : il est impossible pour les scientifiques, comme pour le spectateur, d'être totalement sûr que la personne en face de nous n'est pas « la chose » même si elle essaye de nous en persuader.

Laura Mélard, Luka Dupont, Jules Coisne (1ère ES1)

#### CONFIANCE

Faire confiance, c'est être vulnérable. Ce n'est pas sans risque, il y a la peur d'être déçu, la peur de ne plus être en sécurité... Comment faire confiance à quiconque ? Voilà justement un enjeu déterminant de The Thing. Dans ce film, qui tourne autour d'une équipe de scientifiques qui découvrent une créature gelée puis revenue à la vie, la « chose » prend l'apparence de toute forme vivante et prend possession un à un des membres de l'expédition. MacReady est prêt à tout pour empêcher la créature de se propager parmi les membres de l'équipe, qui commencent à perdre peu à peu confiance en leurs pairs. Au cours du film, plus personne ne fait confiance à qui que ce soit : plus aucune certitude n'est possible concernant les membres de l'équipe. La scène du test sanguin en est une bonne illustration. On y retrouve MacReady qui invite chaque membre de l'équipe à mettre dans une coupole un échantillon de son sang. Il pense qu'à l'aide d'un fil de fer chau é qu'il plongera dans la coupole de sang, il pourra démasquer qui est « la chose ». Ici toute confiance est perdue, tout le monde est soupçonné, personne n'est épargné.

Nadia Doghmane et Paul Laine (2<sup>de</sup> 9)

#### L' « AUTRE » EN NOUS

The Thing nous invite à réfléchir sur l'altérité. En e et la présence de la chose au sein du groupe sème le doute : les membres de l'équipe se retrouvent contraints de faire un test sanguin afin d'identifier la personne qui a été contaminée par la chose. Après avoir été accusé d'être la bête, l'un des personnages principaux décide

de prendre les choses en mains et de tester tout le sang de ces camarades ainsi que le sien afin de savoir qui tuer pour éliminer la chose. Trois des six hommes restant sont attachés à un canapé pendant que les trois autres s'occupent de tester les gouttes de sang. Cette scène prouve le manque de confiance en l'autre dû à la présence de la chose. La peur semble les avoir déshumanisés, leur seul objectif est de tuer l'extraterrestre quitte à exterminer l'un de leur amis. Pour parler d'une façon plus générale, la confiance c'est donner à l'autre un appui sur lequel on peut se reposer. Il est compréhensible que certaines personnes méfiantes et craintives ait du mal à avoir foi en l'autre. C'est souvent et surtout les personnes qui ont été victimes de trahison par un proche qui ont le plus de mal à donner de nouveau leur confiance. C'est pour cela qu'il faut donner sa confiance mais avec des limites car nous ne sommes jamais sûrs de rien. Comme Corneille le disait, « le trop de confiance attire le danger ». John Carpenter semble ici illustrer le fait que chacun de nous a de l'« autre » en soi. Cette métaphore nous dit qu'on ne se connait pas et surtout qu'on ne connait pas « l'autre » en l'autre, ce qui nous pousse à nous méfier des personnes qui nous entourent. Ainsi le film d'horreur nous aide à mener une réflexion sur la réalité.

Zaïneb Chiaoui et Auriane Hazard (2de 2)

#### **IDENTITÉ ET DIFFÉRENCE**

Dans ce film où la « chose » peut prendre l'apparence de n'importe qui, la question de l'identité est centrale. Le sang est ici l'une des seules choses qui permettent d'établir l'identité des personnages. Et il y a une di érence essentielle entre la chose et les humains, c'est que celle-ci n'a pas de sentiments : la chose est sans identité, c'est ce qui en fait un monstre.

Glori Mabiala, Danièle Kily et Mohesha-Roly Letin ( $2^{de} 2$ )



#### LA GLACIATION DES ÉMOTIONS

The Thing est un film se déroulant dans une région froide du monde. Ainsi tout au long du film nous sommes au milieu de la neige. Le froid joue ici un grand rôle : il est avant tout la température qui permet au monstre de survivre. Mais ne joue-t-il pas également un rôle symbolique? Dans ce film où des hommes coupés du monde sont contaminés un à un par la chose, les uns et les autres se dénoncent sans remord ni sentiment. Et la chose elle-même doit garder son calme et ne rien laisser paraître... Site froid est ici un symbole, c'est celui de la glaciation des émotions...

Erwan Kecer et Chakere Berkane (2<sup>de</sup> 2)

#### LE FEU ET LA GLACE

Lorsque qu'on pense au feu et à la glace, nous nous imaginons tout de suite une opposition entre les deux éléments : le feu fait fondre la glace, mais l'eau (glace liquéfiée) éteint le feu. C'est un combat éternel entre ces deux extrêmes, dans lequel la balance change sans arrêt de coté. Il y a dans The Thing une opposition marquante entre l'environnement glacial dans lequel cohabitent les personnages, et l'utilisation d'armes comme le lance-flammes ou d'objet symbolisant la chaleur notamment la tige métallique chau ée à blanc. Nous pouvons voir qu'il y a une progression entre

le début et la fin du film : au début les personnages possèdent des moyens su sants pour se chau er et s'éclairer; au milieu du film, ils doivent puiser dans leurs ressources pour éloigner le monstre ; et pour terminer, à la fin du film, ils n'ont plus assez d'énergie pour chau er le complexe, ce qui va aboutir à une pénurie totale des ressources de chaleur, et ainsi, provoguer sa destruction par la Chose. En imaginant une certaine dimension métaphorique, on pourrait voir l'inflammation de la zone comme une référence au feu incarnant le mal, car c'est par le feu que le mal a détruit la base scientifique. D'un autre côté, en se concentrant sur la scène finale, on observe que le lieutenant Garry expire de la vapeur d'eau, en opposition avec le supposé porteur de la Chose qui lui ne rejette aucun gaz. On en conclut qu'il est la Chose. En partant du principe que la vapeur d'eau renvoie à la fumée, comme il n'y a pas de fumée sans feu, on peut en conclure que le feu incarne la vie, mais

> la consume aussi. De même que la glace conserve la vie en la figeant, mais la frigorification ne serait-elle pas une forme de mort ? Si le feu représente la vie, et la glace la mort, la Chose serait donc la métonymie de celle-ci car elle ne supporte pas la chaleur. À la manière du Ying et du Yang, il y a donc toujours une

peu de mal dans le bien et de bien dans le mal. Le feu et la glace n'échappent pas à la règle.

Thibault Baisadouli et Erwan Edmond (2<sup>de</sup> 2)

#### **UN CADRE ANGOISSANT**

Dans The Thing, qui se déroule en Antarctique, les décors ne sont pas seulement magnifiques, ils nourrissent le climat d'angoisse. Au début du film nous pouvons observer de grandes étendues de neige blanche qui brillent sous les rayons du soleil, cela illustre bien le cadre du film. Surtout, la neige permet un contraste saisissant avec le sang qui s'y répand dans certaines scènes. Tout le long, les protagonistes sont entourés d'immenses montagnes, ce qui reflète bien leur isolement du monde extérieur. Enfin, les tuyauteries au plafond et les longs et fins couloirs font ressembler à un égout le bunker dans lequel vivent les personnages.

Mohamed-Ali Mokdadi (2<sup>de</sup> 9)

#### GRANDEUR DES EFFETS SPÉCIAUX MÉCANIQUES

Pourquoi les e ets des années 80-90 sont-ils plus e caces que les e ets numériques de nos jours ? La scène de *The Thing* où le monstre se retrouve dans l'enclos à chiens en donne un bon exemple. Les e ets mécaniques permettent ici le réalisme qui va provoquer chez nous la peur et le dégout, le principal but dans un film d'horreur est de créer des sensations chez le

spectateur. De même avec la scène de la prise de sang : des e ets numériques auraient probablement pu créer le dégoût chez les spectateurs, mais pas la surprise qui les saisit au moment de la transformation.

Alexandre Alfandari, Yanis Slimani et Kelian Turpin  $(2^{de} 9)$ 

#### **UNE BOUCLE TEMPORELLE**

Au début du film, les Norvégiens attaquent le laboratoire des Américains, en poursuivant le chien (la chose). Les Américains, pour comprendre pourquoi les Norvégiens voulaient à tout prix tuer le chien décident de se rendre dans la base de ces derniers. Ils vont découvrir que cette base a été brûlée. À la fin du film, les Américains vont à leurs tour brûler leur base dans l'optique d'exterminer la chose. Ainsi, le film fonctionne selon une boucle temporelle. Tout comme, tout au long du film, les éléments se reproduisent encore et encore : les personnages sont pris dans un cercle vicieux.

Sarah Danoune et Amel Achkor (2de 2)



8 |

## CERTAINS L'AIMENT CHAUD!

Durée : 2h01, Américain (1959) de Billy Wilder avec Marilyn Monroe, Tony Curtis, Jack Lemmon

#### **BURLESQUE OU SÉRIEUX?**

« Certains l'aiment chaud! » est un film burlesque à prendre au sérieux. S'il rejoint l'univers du cinéma burlesque, c'est qu'on y trouve cette dimension mécanique qui s'apparente aux comportements humains pas besoin de parole tant qu'il y a de la comédie dans les comportements. On peut identifier plusieurs scènes burlesque. Par exemple celle de la course poursuite dans les cuisines : les mafieux courent après les héros sans jamais les attraper, ils repassent par les mêmes endroits à répétition, et on entend, en fond, une musique aussi répétitive que leur course, pour accentuer le fait que c'est infini, comme dans l'univers du cartoon (par exemple « Tom et Jerry »), dans lequel il y a toujours un personnage soit disant « gentil » qui se fait poursuivre par le soit disant personnage « méchant » jusqu'à en être essou és, et d'ailleurs le méchant personnage se fait toujours avoir par le bon. On peut également évoquer la scène où ils se travestissent en infirmière, ou bien quand ils se déguisent en maître d'hôtel pour échapper aux mafieux, mais aussi la scène où l'un des deux se transforme en conducteur de brancard d'aliments et l'autre est caché à la place des aliments. Les scènes de travestissement en femme sont d'autant plus drôles que les personnages masculins ont gardé leurs habitudes masculines. Et qu'ils les dévoilent sous leur tenue de femme, comme quand l'un des héros danse avec le vieil homme riche mais qu'il mène la danse.

Néanmoins, il y a dans le film une vraie touche de sérieux, car ces déguisements leur ont permis de devenir empathiques à l'égard des femmes : ils ont su apprendre à devenir deux personnages féminins, ils se sont mis à la place des femmes et ils ont finit par prendre ce rôle très au sérieux. Ainsi lors de la scène d'entrée dans l'hôtel, où le vieux riche drague Daphnée, qui réagit en lui donnant une gifle. Ou encore la scène dans laquelle Jerry est à la plage avec les filles et qu'il



A che du film « Certains l'aiment chaud ! » de Billy Wilder

va chercher la balle comme une fille : cette scène est d'autant plus drôle que l'on sait que c'est un homme. Nous sommes tous d'accord pour valider le fait qu'ils prennent leur rôle au sérieux, malgré le fait que ceux sont des hommes, ils font face au clichés des hommes face aux femmes. Au final, le film penche-t-il plus du côté burlesque ou du côté sérieux ? Dans la scène finale, on voit que Jerry révèle au vieux riche, qu'il est en fait un homme, mais Osgood lui dit pour le rassurer que « personne n'est parfait ». Ici, c'est au spectateur de choisir : s'agit-il ici de provoquer un e et burlesque, ou de montrer que Jerry a fini par s'identifier totalement à une femme ?

#### Quentin Gasrel (1ère ES1)

#### **JEUX DE RÔLES**

Peu importe les générations, peu importe l'endroit, l'Homme avec un grand "H" a toujours eu a aire aux regards des autres. Ce regard est-il notre ami ? Notre ennemi ? Il est en tout cas la majeure raison pour laquelle les gens changent. C'est aussi un critère de sélection afin de se faire accepter par la société. On en viendrait même à se dire que la société est un théâtre...

ou même un film, comme nous pouvons bien le noter dans *Certains l'aiment chaud !*. Tout d'abord, suite à quelques quiproquos avec des mafieux, Jerry et Joe, deux musiciens hors pairs, cherchent à intégrer un groupe de musique pour sauver leur peau. Seul problème, c'est une troupe exclusivement féminine et nos deux compagnons sont loin d'atteindre le 95D. Commence alors une métamorphose pour nos deux amis. Quelques talons, perruques, robes plus tard, nous avons Daphnée et Joséphine. Ensuite, Joe, ou plutôt Joséphine, fait la rencontre de Sugar, une femme triste de la bande qui collectionne les déceptions amoureuses. Elle se confesse auprès de Joséphine – à qui elle raconte ce qu'elle n'aurait jamais dit à Joe.

Plus tard dans le film, on remarque un autre jeu de rôle. Pendant cette fameuse scène à la plage où Joe alias Joséphine se "déguise" en un homme que Sugar aimerait avoir : l'homme riche possédant des yachts. Mais attention ! Ce n'est pas fini, car Joe qui jouait le rôle de l'homme riche engendrera le change-

ment de comportement de Sugar. Celle-ci apprendra quel genre de femme apprécie l'homme riche joué par Joe malgré le fait que Joe l'aime déjà comme elle est et cherchera à lui plaire. Ainsi, les Hommes jouent la vie au théâtre et font du théâtre dans la vie. La société est une pièce signée Shakespeare où untel jouerait Horatio et l'autre Ophélie. Nous jouons le rôle ou plutôt LES rôles de nos vies. Ici, le film nous donne un moyen de comprendre la société en utilisant le registre comique, burlesque.

#### Faridha Mou, Clea Nagera, Rose Loga (1ère ES1)

#### VERTUS DU MENSONGE

Le mensonge est généralement considéré comme un vice au yeux de notre société. Dans *Certains l'aiment chaud !*, Billy Wilder a su créer des situations très comiques grâce à ce vice. Notamment parce qu'avec le mensonge, deux mondes existent : la vérité et la contre-vérité. Parfois, ces deux mondes s'entremêlent et créent des quiproquos qui deviennent de plus en plus gênants, compliqués à gérer, ce qui rend très drôles et captivantes certaines scènes. Par exemple, les deux personnages principaux, Jerry et Joe, décident de se « déguiser » en femme au début du film pour intégrer un

orchestre composé uniquement de femmes. Ils transgressent la norme en portant des talons avec lesquelles ils n'arrivent pas à marcher correctement, cela crée une situation assez comique pour le spectateur. De même, il y a un moment où un des deux musiciens, Joe, se faisant appeler Joséphine (en femme), décide de se faire passer pour un capitaine riche, pour séduire *Sugar Cane* (Marilyn Monroe), chanteuse principale de l'orchestre, car il est tombé sous son charme au fil du voyage. Il se rend à la plage où *Sugar Cane* ainsi que toutes les autres membres de l'orchestre (dont son ami Jerry déguisé à l'occasion) se trouvent. En se transformant en homme, il a oublié d'enlever une boucle d'oreille, son visage est donc masculin avec un aspect féminisé à cause de la boucle d'oreille. C'est une situa-

tion pleine d'incompréhension et drôle pour le spectateur car Joe ne s'en rend pas compte, et tous les personnages le voient de cette façon, ils se posent donc très certainement des questions. Le mensonge qui s'enrichit au fur et à mesure ouvre des réalités

parallèles comme on peut par exemple le voir dans la dernière scène du film. Jerry se fait prendre à son propre piège puisque pour paraître crédible au regard des autres personnages, il séduit un homme tout au long du film pour obtenir quelques privilèges de lui, sauf que cet homme s'est pris au jeu de la séduction et finit par aimer Jerry qu'il connaît sous le nom de Daphné. Il ne souhaite pas la quitter et veut finir sa vie avec elle ; ce qui n'est pas du goût de Jerry qui lui avoue être un homme pour le dissuader. Mais cela ne fait aucun e et sur cet homme, qui avoue s'être attaché à la personne de Daphné et ne compte pas conclure maintenant cette histoire d'amour.

Dans une autre scène, le mensonge permet de protéger Sugar Cane. Dans le train en direction de Miami, l'orchestre se met à répéter. À un moment, une fiole d'alcool tombe sur le sol et atterrit devant le directeur de l'orchestre, elle était cachée dans la jarretière de Sugar Cane. L'alcool est strictement interdit aux musiciennes, et le directeur ne s'est pas privé de le rappeler lorsqu'il a aperçu ce flacon. Jerry (Daphné auprès des autres personnages) décide alors de se faire passer pour le responsable afin d'éviter un désastre pour Sugar Cane et également afin qu'elle s'intéresse à lui. Il explique au directeur qu'étant « nouvelle », il ne savait pas que cela était interdit et qu'ainsi il ne recommencerait pas. Le suspense se double d'un e et comique, puisque Joe se sent devancé par son ami et le regarde mal pour lui faire comprendre qu'il aime lui aussi Sugar Cane.

CERTAINS L'AIMENT CHAUD! CERTAINS L'AIMENT CHAUD!

On comprend donc qu'il y a une compétition entre les deux amis, leurs mouvements deviennent assez comiques. Ainsi, le mensonge est un outil très e cace pour enrichir et rendre fascinant le film.

#### Aminata Timera, Iliana Nessaibia (1ère ES1)

#### HOMME OU FEMME, FEMME OU HOMME?

Certains l'aiment chaud! fait passer de la masculinité à la féminité et inversement. L'atmosphère du début du film voit le masculin primer sur le féminin. Les hommes sont dans l'orchestre, à table, servis par des femmes, ou encore regardant les femmes danser. Plus tard, le travestissement de Joe et Jerry, en les amenant à se comporter comme des femmes, va les amener à vivre une aventure très intéressante. Ils comprendront la di culté d'être une femme, en premier lieu, en admirant Sugar qui marche sur des talons hauts alors qu'eux risquent de se tordre la cheville au moindre pas. Ils devront aussi apprendre à contrôler leurs hormones dans un milieu plein de belles femmes tout en subissant celles des autres hommes ignorant qu'ils sont eux-mêmes des hommes et non des femmes à marier. Un des personnages principaux s'informera sur « Sugar » en tant que femme afin de pouvoir mieux la satisfaire en tant qu'homme en changeant d'identité. Car oui, les personnages ne cessent de changer de sexe à certains moments. En vivant toutes ces péripéties, les personnages apprendront sur les femmes, sur eux mêmes, et permettront aux spectateurs de se rendre compte de la difficulté d'être une femme. On peut aussi voir dans ce film qu'il n'y a pas de « sexe fort », car à certains moments le féminin prime sur la masculinité – et inversement.

#### Raphaël Ramirez et Ilyes Bouhassoune (1ère ES1)

#### INITIATION AU FÉMINISME

Après la guerre, le peuple américain veut croire au progrès et la société évolue vers un changement dans les mœurs. Les femmes ont obtenu le droit de vote en 1920 et certaines d'entre elles feront des percées dans des domaines traditionnellement réservés aux hommes. Dans cet élan d'émancipation de la femme, Some like it

hot, film de Billy Wilder, introduit le spectateur au féminisme par le biais des deux personnages principaux. Dans ce film comique plutôt moderne, Billy Wilder évoque de manière sous-jacente des sujets tabou à cette époque, et peu abordés au cinéma. Joe et Jerry, les deux personnages principaux, se travestissent et deviennent Joséphine et Daphné pour intégrer un orchestre exclusivement composé de femmes, ceci leur permettant d'échapper à la mafia qui est à leurs trousses. Tout au long du film, les deux hommes maintenant dans la peau de jeunes femmes, subiront ce que subissent celles-ci au quotidien. Au début de cette aventure, Joe et Jerry se retrouvent dans un train exclusivement occupé par des femmes. Jerry se compare alors à un enfant enfermé dans une pâtisserie, entouré de magnifiques gâteaux. Joe et Jerry se battent au début contre leurs désirs pour les femmes puis par la suite contre celui des autres hommes à leur égard. En rentrant dans ce fameux train, Jerry se fait tapoter les fesses par le régisseur et trouve ce geste très déplacé.



Par la suite Jerry (Daphné) se fait pincer les fesses par Osgood dans l'ascenseur. Pour Joe et Jerry les hommes deviennent des prédateurs à éviter dans toutes les situations. De plus, vivre dans la peau d'une femme changera pour Joe sa façon de traiter les femmes par un processus d'identification. En e et il ne guittera pas Sugar sans lui dire au revoir, ce qu'il n'avait jamais fait au paravent pour ses ex petites copines. Certains l'aiment chaud est un film aux questionnements très sérieux qui prend des allures de film léger et drôle pour contourner la censure morale. À travers ce film, Billy Wilder évalue la place de la femme dans la société mais laisse aussi apparaître une autre vision de la masculinité, notamment à travers la notion d'homosexualité.

#### Alya Djezzaz et Candice Brigaud (1ère ES1)

#### LE REGARD DE L'AUTRE

Chaque homme a une part de féminité : c'est le constat que fait Certains l'aiment chaud !, à travers les personnages de Joe (Joséphine)

et Jerry (Daphné). Jerry est un homme qui endosse le rôle d'une femme et qui s'y sent bien. Dans ce cas-ci, Daphné ne prend pas en compte le regard des autres et commence à s'adapter à ce rôle. Les scènes avec le vieux monsieur témoignent de cette adaptation car au fur et à mesure du film, il s'ancre dans son rôle en oubliant son identité-même. Par conséquent, il commence à aimer le vieux monsieur vers la fin du film. Le personnage de Joe est particulier parce qu'il cumule trois rôles : Joe, Joséphine, le jeune héritier. En e et, à l'inverse de Daphné, Joséphine n'aime pas son rôle de femme. De plus, il aime Sugar Cane. Ainsi, il se créé une seconde fausse identité pour retrouver sa masculinité mais aussi plaire à Sugar Cane. Dans ces scènes, on remarque que Joe est beaucoup plus atteint par le regard des autres car il n'arrive pas à assumer son rôle féminin, mais aussi parce qu'il incarne un autre rôle basé sur les préférences de Sugar Cane afin de lui plaire. On peut voir que ce personnage est très ambivalent et joue un rôle pour se démarquer. Il tient à adopter un statut. Le personnage de Sugar Cane, joué par Marilyn, est lui-même très intéressant. Marilyn joue ici le rôle de la femme idéale (elle est maquillée, bien coi ée) pour se démarquer des autres comme le montre la scène sur le quai où elle est présentée seule devant les yeux impressionnés de Joséphine

et Daphné. Ce personnage nous rappelle combien la vie est un théâtre social, car les individus vivent très souvent en fonction du regard des autres.

#### Kavin Sundaralingam et Suprit Rana (1ère ES1)

#### COMIQUE DE SITUATION

Certains l'aiment chaud ! regorge de scènes de comique de situation. On pourrait prendre l'exemple de celle qui se passe dans les couchettes. Durant cette scène, l'un des deux hommes déguisés en femme invite l'une des filles du groupe de musique dans sa couchette pour boire de l'alcool, ce qui est interdit. Les autres filles du groupe vont alors les rejoindre. L'e et comique est ici accentué par le malaise ressenti par l'homme, serré

> contre plusieurs femmes, en di culté tandis que l'autre est aux toilettes. Le cadre resserré sur la situation ne fait qu'amplifier son malaise, et donc le comique de la scène.

#### Tristan Nagington (2<sup>de</sup> 9)

#### **RÔLES SOCIAUX**

Certains l'aiment chaud! nous interroge sur les rôles que nous jouons tous : être un homme, être une femme... Dans ce film, Marilyn Monroe représente la femme fatale, sensuelle, qui remplit par excellence tous les codes de la séduction. Dans l'une des premières scènes, sous le nom de « Sugar », elle fait son entrée dans la gare d'une démarche chaloupée. Du haut de ses escarpins elle fascine deux musiciens travestis, qui l'accompagneront tout au long de l'histoire en se faisant passer pour musiciennes. Ces deux personnages masculins rendent le film comique et osé pour l'époque (1959). Ils se moquent des genres, des caractéristiques féminines et de l'orientation sexuelle : comme dans la dernière scène, où l'un des musiciens travestis avoue être un homme, et que s'en suit la réponse de sa conquête masculine : « nobody's perfect! ». Cette inversion des rôles permet de faire comprendre et d'amplifier les di cultés d'être femme, qu'il s'agisse de son « entretien », sa sophistication, de sa séduction constante en

13 L'INSTANT CRITIQUE 12 |

CERTAINS L'AIMENT CHAUD!

public, ou encore du fait d'être un objet aux yeux des hommes. Les deux musiciens s'en aperçoivent après s'être fait tripoter dans l'ascenseur sous leurs apparences féminines. Tout au long du film, ils s'aperçoivent qu'être femme n'est pas si facile. C'est cela qui reflète les rôles que nous jouons, car si nous n'en jouions pas, alors il serait vraiment plus simple de se « glisser » dans la peau du sexe opposé. Ainsi, dès que l'on s'éloigne un peu trop de la « norme » de comportement associé à notre sexe, certains s'en voient étonnés. Nous devons jouer un rôle quotidien pour répondre au comportement attendu. En jouant avec les codes, ce film a sûrement fait progresser la société.

Noélie Lozé, Marine Leraydit-Leroy (2<sup>de</sup> 9)

#### LA VIE EST UN THÉÂTRE

La vie est un théâtre : dès lors que nous sommes confrontés au regard de l'autre, nous jouons. La femme joue son rôle de femme tout comme l'homme joue le sien dans une société imposant un certains nombres de codes à chacun d'entre nous, des règles que nous avons adoptées sans vraiment se poser de questions. Certains l'aiment chaud! met en scène deux hommes se travestissant pour intégrer une compagnie musicale féminine et fuir à Miami, car ils sont poursuivis par la mafia. Le film fait jouer plusieurs rôles à chacun des personnages mais surtout à Joe et Jerry, qui jouent un double rôle. Le fait qu'ils doivent à la fois contenir leur excitation face aux vraies femmes qui les entourent, et subir le harcèlement des vieux pervers, est une leçon de comédie en soi. De plus Joe tombe durement amoureux du personnage joué par Marilyn Monroe, qui veut absolument rencontrer un riche milliardaire. Joe va donc, dès qu'il en a l'occasion, reprendre son apparence masculine et forcer la rencontre avec Sugar Kane, grâce au personnage de Daphnée : il va pour cela jouer le rôle d'un riche Américain. De son côté, Jerry accepte une féminité imposée qui ne lui convient pas si mal, et rencontre même un milliardaire fou amoureux d'elle qui est en fait lui. Le film brise ainsi les codes, particulièrement avec son final légendaire, quand le milliardaire, apprenant que sa future mariée est en vérité un homme, lui lance, impassible : « nobody's perfect ».

Célia Chiki (2<sup>de</sup> 9)



#### **INVERSION DES RÔLES**

Certains l'aiment chaud ! est une comédie qui ne s'appuie pas seulement sur l'humour mais aussi sur

l'inversion des rôles. Il y a tout un apprentissage des personnages. Cela parait impossible a cette époque pour un homme de devenir une femme (et inversement). D'ailleurs le film nous montre a plusieurs reprises la di culté de cette inversion des rôles, par

exemple dans la scène à la gare, quand Joe et Jerry voient Marilyn courir sur ses talons. Ou bien à chaque fois que les deux hommes répètent la réplique « I am a girl » pour se convaincre de rester dans la peau de femmes.

Célia Goncalves Da Costa et Hamira Lalam (2de 2)

#### QU'EST-CE QU'UNE FEMME?

Quelles sont les caractéristiques considérées comme étant propres aux femmes ? Certaines sont présentes chez Marilyn Monroe. Mais une femme ce n'est pas seulement ça, comme peut nous le montrer Certains l'aiment chaud! En e et, il faut aller au-delà de l'aspect comique du film. Le spectateur voit le travestissement comme quelque chose de drôle alors qu'on pourrait le voir comme un « rôle » à jouer, celui de femme, qui semble facile mais cache de nombreuses di cultés. Marilyn Monroe est une caricature de la femme, mais aussi une caricature de la femme idéale pour les hommes. À l'époque de ce film, dans les années 50, les femmes devait être coquettes, bien se maquiller, apporter une grande attention de la manière de s'apprêter, de se tenir, des gestes, de la façon de s'exprimer. Hormis cet aspect superficiel, le corps devait sembler « parfait »

et avoir certaines formes pour combler les attentes d'un homme. Autrement dit, les femmes étaient constamment obligées de jouer un rôle. Ainsi, les deux hommes ici travestis doivent adopter certaines habitudes pour rentrer dans le rôle d'une femme. Cette manière de vivre, qu'on pourrait presque dire « simple », ne l'est pas, ce sont nos deux protagonistes qui nous le font comprendre. Au début, eux aussi prennent ce rôle à la légère, mais étant obligés d'endosser cette tâche, ils se rendent rapidement compte de la réalité de la vie d'une femme. Ainsi, dans la scène où l'un des deux hommes se fait « abuser » par des caresses contre son gré dans l'ascenseur, celui-ci réalise ce que peut endurer une femme. Le rôle d'un homme quant à lui est l'opposé, comme un oxymore entre ces deux rôles. On attend de lui une certaine fierté, une manière « virile » de se comporter, de masquer ses sentiments... C'est pourquoi il est di cile aux personnages masculins, dans ce film, de se convertir en personnages féminins.

Ce film nous o re donc une morale clairement énoncée lors de la dernière scène du film ; « personne n'est parfait ». Une femme n'est pas obligée de se conformer aux normes de la société pour être belle, pour être une femme. On nous montre que même des hommes travestis, qui n'ont donc pas de formes comme Marilyn Monroe, arrivent à se faire aimer en temps que femme. Donc une très belle morale pour un film qui nous explique que peu importe nos di érences, on n'est pas obligé de jouer un rôle pour être un homme ou une femme.

Shanna Abbas Mamode et Ilona De Sousa Dias (2<sup>de</sup> 2)

#### SURMONTER LES PRÉJUGÉS

Certains l'aiment chaud ! est un film qui permet au spectateur de surmonter ses préjugés, à travers l'évolution des personnages de Joe et Jerry. Pris au milieu d'un conflit entre deux bandes mafieuses rivales, ils sont contraints, pour sauver leur vie, de se travestir et d'intégrer une chorale de femmes. A aire di cile pour deux hommes misogynes. Les deux hommes ont du mal à s'adapter et assumer la féminité, c'est-à-dire porter des talons, s'épiler, se maquiller, s'habiller et surtout se faire constamment aborder par les hommes. Après toutes et les contraintes d'être une femme, ils sont mainte-

nant plus à l'écoute et plus empathiques envers elle. Ils ont su tirer une morale de cette histoire, et nous sommes invités à faire de même en étant à l'écoute des uns et des autres.

#### Sarah Ferdjani et Mélissa Ozden (2de 2)



#### **DEVENIR UNE FEMME**

« On ne nait pas femme, on le devient » : cette formule célèbre de Simone de Beauvoir nous rappelle que tout le monde joue un rôle dans la société. Mais la question est de savoir quelles sont les caractéristiques de ces rôles. Quel rôle joue la femme dans notre société? C'est une question que pose le film de Billy Wilder. Au cours de l'une des scènes, Jerry, qui est à ce moment déguisé en femme, fait la rencontre de M. Osgood, un vieil homme qui l'aborde et commence alors à le charmer. Notre héros tente de lui faire comprendre qu'il n'est pas intéressé mais le vieil homme persiste et continue de le pourchasser jusqu'à l'ascenseur de l'hôtel. Jerry tente alors de le repousser, mais Osgood lui porte un geste déplacé, et la scène se termine avec Osgood qui reçoit une gifle de la part de Jerry. Ce moment du film cherche à nous montrer les pressions et les dégradations subies par la femme, et cette question est toujours d'actualité. Nous vous recommandons de voir ce film car, même si il été déjà écrit il y a plus d'un demi-siècle, il fait preuve de modernité en abordant des problématiques toujours actuelles, telles que les pressions subies par la femme, mais également le mariage pour tous avec la scène finale qui voit M. Osgood dire à Jerry: « personne n'est parfait! »

Hugo de Sousa Dias et Alizea Fisic (2<sup>de</sup> 9)

14 | 15 L'INSTANT CRITIQUE 1

# THE WE AND THE I

Durée : 2h01, Américain (2012) de Michel Gondry avec Michael Brodie, Teresa Lynn

#### UNE SOCIÉTÉ AUX AIRS D'ARÈNE

Au premier abord. The We And The I ne semble être qu'un teen movie comme les autres, plein de tous les clichés du genre. Mais il est en réalité bien plus que ça, et plonge le spectateur au cœur de la cruauté adolescente. Ce huis clos débute alors que des lycéens américains retrouvent le bus de ramassage pour la dernière fois de l'année scolaire. Dès les premières minutes, l'impression d'oppression étou e le spectateur, qui ne sait plus où donner de la tête : énormément de personnages, beaucoup de bruits, des conversations dans tous les sens, de la musique en fond... Le bus fonctionne comme une mini-société dans laquelle les rôles sont nettement distincts. Les bizuteurs sont au fond du bus et donnent une impression de domination : ils ont vue sur tout le monde et contrôlent ce qu'il se passe. Les boucs émissaires sont debout ou assis dans un coin en silence. Les jeunes sont regroupés par passions ou intérêts communs, ils ne se mélangent pas : les musiciens restent entre eux, ainsi que les geeks. Les couples sont au centre de l'attention et sont au cœur de tous les drames. La tension du film monte crescendo : plus on avance, plus il y a de bruits, plus les flashbacks sont nombreux, plus la méchanceté augmente.

Le début du film nous montre tout le monde (c'est le « We ») puis s'attarde sur des personnages en particulier (c'est le « I »). Petit à petit, tous les clichés instaurés au début du film sont remis en cause, et Michel Gondry nous confronte au stress et aux problèmes dus à l'adolescence : une fille obsédée par sa soirée d'anniversaire se gratte le bras jusqu'à l'eczéma; devant ses amies une fille refuse les avances d'un garçon dont son groupe se moquait, puis quitte le bus et accepte de le voir une fois loin des gens; une fille a été filmée alors qu'elle était saoule; une fille ayant disparue depuis plusieurs semaines refait surface avec une perruque et subit les moqueries de ses camarades, etc. L'humiliation que les



A che du film « The We And The I » de Michel Gondry

uns font subir aux autres est une manière de se rassurer, tout est bon pour ne pas être la cible. À la fin du film, tout redescend. Michael, une des brutes du début, se met à nu et devient amical. Il fait désormais nuit, le bus est quasiment vide et est devenu silencieux. Ce film montre l'adolescence sous tous ses aspects : l'amitié, l'amour, la peur d'être di érent, les réseaux sociaux, la popularité, la famille. Coincés entre l'enfance et le passage à l'âge adulte, les adolescents sont dans une réinvention de soi constante et cherchent à savoir qui ils sont. Ce bus est leur société aux airs d'arène, qu'il faut quitter pour ne plus être en danger. En cela, *The We And The I* est bien plus qu'une comédie pour adolescents avec un mashup de Snoop Dogg et Boogie Pimps.

Hiba Lopez, Maïnon Naliza-Dubois (1ère ES1)

#### **UNE MÉTAPHORE**

The We And The I est un film où le spectateur doit être attentif à chaque détail pour comprendre l'histoire et les personnages. Parce qu'il ignore, au début, la situation des personnages, le point de vue du spectateur est appelé à évoluer. Celui-ci doit s'immiscer dans la vie des personnages en essayant de comprendre le contexte

de l'histoire, puisqu'il entre dans une scène qui a déjà commencé. Le bus avance comme avance la société : nous avons là une belle métaphore. Dans cette société, donc ce bus, le spectateur ne sait pas vraiment sur qui se focaliser car il existe une multitude de personnages. Il y a énormément de bruit et de saturation, donc toutes ces informations donnent des di cultés au spectateur pour comprendre la scène. Nous pouvons constater qu'au fur à mesure du film, ces di cultés disparaissent car il y a plus en plus de places qui se libèrent et de silences qui se créent. Il y a aussi de moins en moins de personnages et de plus en plus de gros plans, ce qui permet au spectateur de voir le vrai visage des personnages et de s'y attacher.

Plus on avance, plus on comprend certains personnages, comme Mickaël qui se dévoile de plus en plus en laissant tomber son masque – il jouait un rôle car il a peur du regard des autres; la nuit; quand il se retrouve sans ses amis, il montre sa vraie nature. Étant donné

que le film se déroule à la fin du lycée, on comprend que ce bus s'apparente à la société. Les adolescents finissent par sortir du bus comme si cette expérience les avait changés et qu'ils étaient devenus des adultes. La sociologie nous apprend que lors du passage à la

socialisation secondaire, les personnes sont contraintes d'oublier leurs amis et donc leurs groupes de pairs pour avancer, et on voit que tout le monde ici sort du bus comme pour se créer soi-même car l'adolescence est une période où l'on se construit. De même, on comprend que les places dans le bus correspondent à des places sociales et hiérarchiques, car les plus forts sont tout derrière pour garder une vision sur tout le monde comme des prédateurs.

Quentin Gasrel (1ère ES1)

#### DU COMIQUE AU TRAGIQUE

The We And The I nous fait basculer plusieurs fois du comique au tragique. Prenons l'exemple de la video d'Elijah. Tout au long du film celle-ci est visionnée par tous les voyageurs. Nous passons d'un événement comique où tout le monde rigole à la chute d'Elijah, à un événement tragique quand on apprend, à la fin du film, qu'Elijah a été assassiné. On pourrait aussi prendre

l'exemple de l'évolution de Michael, personnage moqueur qui finit rejeté par un camarade, quand il tente de se rapprocher de lui après avoir été quitté par tous ses amis

Kamara Youssoufa et Flavio Aves Chiarotto (2<sup>de</sup> 9)

#### **TRANSFORMATIONS**

Réalisé par Michel Gondry en 2012, *The We and The I* interroge la thématique de l'Autre. Au commencement de l'histoire, le bus est rempli d'adolescents qui ont chacun leurs problèmes, tandis qu'à la fin, tous les problèmes ne font plus qu'un et le bus est vidé. De plus, on peut observer que la mentalité des personnages, ainsi que leur situation, changent au fur et à mesure

dans le déroulement de l'histoire. À l'origine, Elijah est un personnage comique, connu de tous les adolescents du bus grâce à une vidéo où on le voit tomber de manière répétitive. Malheureusement, sa fin est tragique. En outre, Michael, un personnage qui se montre blessant,

discriminant et excluant, finit par se retrouver lui-même victime d'exclusion. Il n'agit pas de la même façon en présence de ses amis et lorsqu'il est seul: c'est l'e et de groupe. C'est justement ce phénomène que le titre « The We And The I », soit « le NOUS et le JE » cherche à illustrer. On remarque également que le début du film a lieu le jour et que le bus est très bruyant. On peut qualifier cette situation d'oppressante, inconfortable et synonyme d'enfermement. À l'inverse, la fin du film renvoie à un sentiment de sérénité et de liberté en raison du calme et de la nuit qui règne. Pour finir, on distingue de réels changements au cours du film, ce qui pousse les personnages à se remettre en question.

Alexiane Jan et Yasmine Abbas (2de 9)

#### EFFET DE GROUPE

Comme le montre le titre, *The We And The I* confronte la figure du groupe et le motif de l'isolement. Le film se déroule à la fin de l'année scolaire, dans un bus plein. Di érentes histoires avec di érents personnage commencent. Au cours du film, les personnages évoluent en grandissant. On se reconnaît dans ce film, car il montre un condensé de la vie quotidienne. Le comportement

des personnages fluctue ici en fonction de leur répartition spatiale dans le bus, comme le prouve la bande de jeunes placée au fond, surélevée, et bénéficiant d'une vue d'ensemble sur les autres personnages. Leur position montre leur place dans la société comme

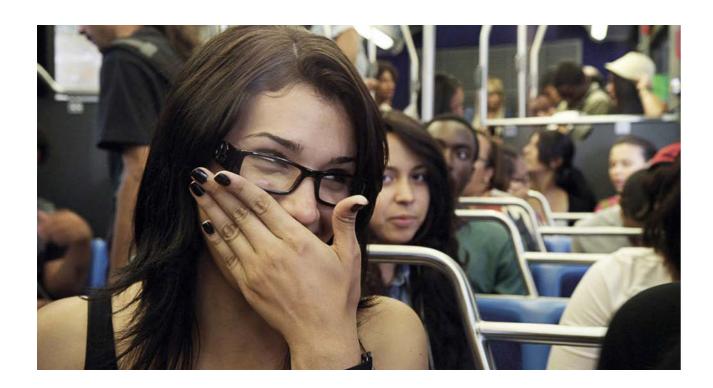
étant plus ou moins supérieure. La relation qu'ils entretiennent avec les personnes du bus est à la limite de l'indécence, comme lorsqu'ils se moquent d'un passager à cause d'un détail physique. Cela nous montre la supériorité qu'ils ressentent par rapport aux autres passagers. Au fur et à mesure du film on peut constater que le bus est divisé en plusieurs petits groupes formant autant de minuscules sociétés. À l'avant du bus il y a la chau euse, qui par sa place représente l'autorité, et elle seule se fait respecter contrairement à certains passagers, comme lorsqu'elle demande à un jeune d'arrêter de fumer

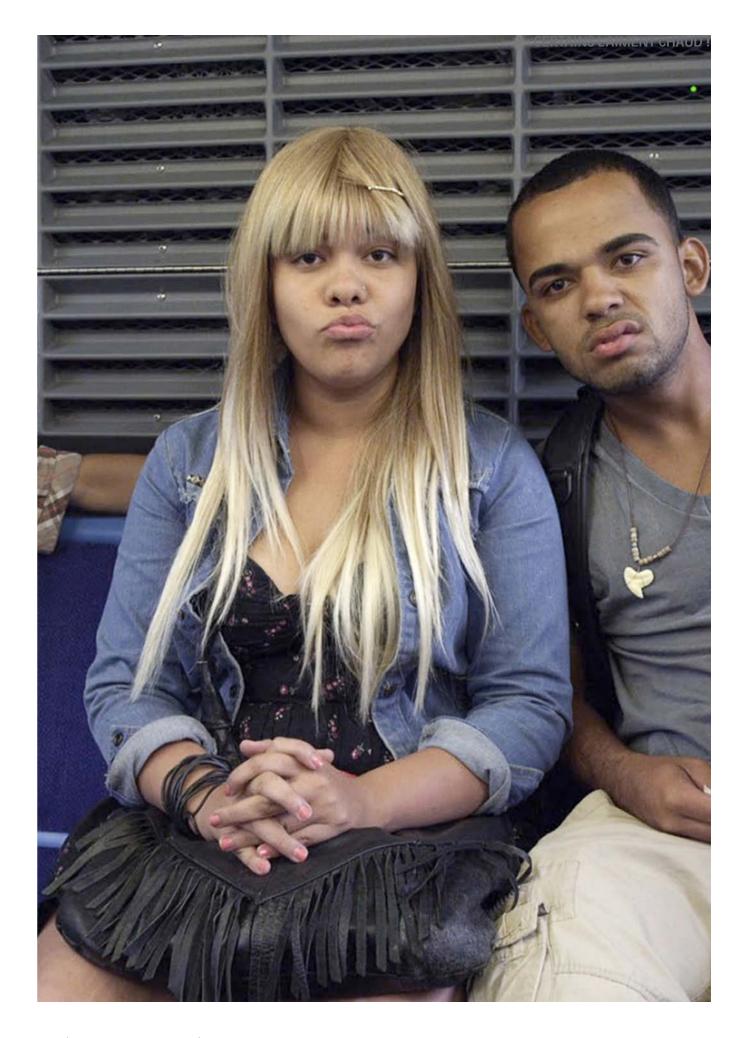
Voilà un film qui nous ramène inconsciemment à nos propres vécus et à la réalité. Teressa, l'un des personnages, vagabonde de groupe en groupe et on remarque que son comportement change selon le groupe avec lequel elle est. Au début du film elle arrive avec une perruque et puisqu'elle n'est pas venue depuis longtemps, tout le bus la dévisage. D'abord avec le

groupe de jeunes dans le fond, dont elle subit les moqueries, peu à peu elle avance dans le bus jusqu'à même se retrouver au niveau de la conductrice. Michael, un des jeunes qui fait partie du groupe du fond, l'accompagne et évolue énormément. Au début,

il parle seulement à son groupe, puis il essaie de s'ouvrir aux autres, et notamment à ceux qu'il insultait précédemment. Michael devient un personnage qu'on apprécie au cours du film, mais on peut se demander si à la prochaine rentrée scolaire, quand il retrouvera son groupe d'amis, il aura bien retenu la leçon.

Noémie Doyen et Cécile Lecerf (2de 9)





18 | 19 [L'INSTANT CRITIQUE]

## KOKO, LE GORILLE QUI PARLE

Durée : 1h25, Documentaire français (1978) Barbet Schroeder avec Penny Patterson, Carl Pribram, Roger Fouts

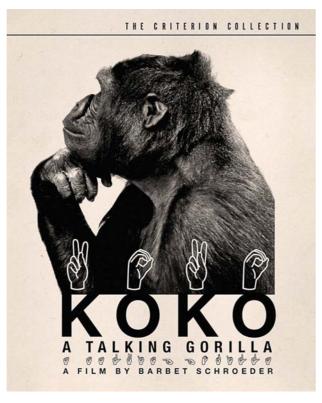
#### **UN GORILLE PARMI LES HOMMES**

Koko le gorille qui parle est un film documentaire de 1978, réalisé par Barbet Schroeder. Il traite de la question de l'Autre en filmant la relation entre une scientifique américaine et un gorille. Penny Patterson a fait le choix d'apprendre à Koko le gorille à communiquer par le biais de la langue des signes. Cependant, tout le monde n'est pas d'accord avec cette expérience, à commencer par le directeur du zoo de San Francisco, endroit où Koko est née. Le réalisateur ne nous impose pas son point de vue et interroge les deux partis. Au cours du film, nous constatons que Koko s'améliore dans son apprentissage de la langue. Dans de nombreuses scènes, le gorille exprime ses sentiments et ses besoins. Elle peut également comprendre l'anglais.

Penny projette sa vision de l'enfant

sur le gorille. Elle l'humanise, notamment dans la scène où elle maquille Koko. De plus, Koko a pris des habitudes d'humain : elle vit dans une caravane, met des pulls et se sert dans le frigo. Les points de vue divergent : le directeur du zoo s'oppose à l'expérience. Il voudrait récupérer le gorille car il estime que ce n'est pas sa place et qu'humaniser un animal est intolérable. Il pense que Koko n'est pas consentante et qu'elle devrait vivre avec ses pairs. Le spectateur se prend d'a ection pour Koko car il voit en elle les sentiments et les émotions que peuvent ressentir un humain - c'est ce qu'on appelle l'anthropomorphisme. Le film laisse des questions en suspend : doit-on attribuer à Koko des droits humain? Le gorille est-il vraiment consentant? Un gorille ne devrait-il pas vivre dans son milieu naturel?

Flore Pellier et Emma Rondel (2<sup>de</sup> 9)



A che du film « Koko » de Barbet Schroeder

#### KOKO, NOTRE SŒUR

« Je me sers d'animaux pour instruire les hommes » Jean de La Fontaine.

Nous avons tous un jour voulu communiquer avec notre chien ou notre chat, dans la volonté de recevoir une réponse ; en vain. Un chien aboie pour parler à d'autres chiens et un chat miaule pour parler à d'autres chats, comme nous le savons tous. Mais qu'en est-il des êtres humains? L'animal qui nous est présenté ici est Koko, un

gorille femelle, née en 1971 en captivité dans le zoo de San Francisco. Elle a été éduquée par l'éthologue Penny Patterson. Barbet Schroeder ne nous impose pas son point de vue. En e et, tout au long de ce film documentaire, celui-ci interroge Penny aussi bien que le directeur du zoo de San Francisco (à l'époque, Saul Kitchener). Or, les deux ont des avis très opposés, Penny voyant Koko comme autre chose qu'un simple gorille, tandis que Saul voit dans l'expérience menée sur Koko I'humanisation malsaine d'un animal sauvage. Cela nous permet donc de nous faire notre propre avis, notre propre opinion sur Koko et surtout sur ce que Penny lui

Koko est capable de communiquer en langue des signes, avec l'unique aide de Penny. Selon l'éthologue, Koko maîtriserait plus de 1000 signes, dont 500 couramment, semblablement à un humain autiste. Malgré le fait que Koko est un animal, elle a des comportements semblables aux nôtres - comme par exemple être énervée, faire une bêtise, en parler à Penny après qu'elle s'est fait gronder, comme un enfant à sa mère (« Koko » « mal », « Koko » « méchante »), s'excuser

auprès de Penny et lui dire : « Koko » « gentille », « sage », tout cela en langue des signes, puis lui faire un bisou sur la joue pour s'excuser davantage. Koko peut donc ressentir aussi facilement des émotions que nous, se maquiller comme un humain, vouloir porter le pull rouge parce que Koko préfère la

couleur rouge à la couleur jaune, comme un enfant qui ferait un caprice à sa mère, avoir faim et le dire (« Koko » « faim »; « pomme », « vite », « Koko » « veut » « pomme »...) Quand elle rencontre Mickael, un gorille mâle, on la voit ressentir de fortes émotions comme la peur, la curiosité puis la jalousie. Koko est un gorille, un animal sauvage qui vit habituellement en liberté et en meute dans des forêts tropicales d'Afrique, et qui n'a donc pas l'habitude de parler en langue des signes. Entre gorilles, habituellement, ils parlent en poussant des cris ou alors se comprennent facilement entre eux sans pour autant se « parler », mais ici, dans le film, on voit Koko parler à Mickael en langue des signes guand elle veut jouer avec lui: « Koko » « vouloir » « jouer »...

L'être humain et le gorille appartiennent à la même famille, les primates, ce qui signifie que les deux ont un cerveau très développé. Nous ne voyons donc pas cette expérience comme une humanisation d'un animal sauvage, mais plutôt comme un moyen de nous montrer la capacité qu'a un gorille d'apprendre, intérioriser et

communiquer avec les êtres humains par le biais de la langue des signes. La question que l'on peut se poser à la fin du film est la nécessité d'accorder des droits à un animal, de ne plus le considérer comme une chose non vivante (en 1978, un animal n'a aucun droit dans la loi) alors qu'un animal est un

être vivant, tout autant que l'Homme. L'Homme s'est situé dans le monde vivant en se distinguant de l'animal par la raison. Koko n'est donc pas un être inférieur à l'Homme, et le fait qu'elle sache parler en langue des signes, qu'elle ressente des émotions, qu'elle fasse pratiquement les mêmes choses que nous, révèle que l'intelligence ne se limite pas aux humains et que Koko, notre sœur, est une personne à part entière.

Eden Ayach, Ema Lemay et Marion Sollier (1ère ES1)



20 | 21 L'INSTANT CRITIQUE

## LA MASCULINITÉ AU CINÉMA

« On ne naît pas homme, on le devient ». Un peu facile, certes, de commencer un texte sur la masculinité avec une telle phrase. Tirée d'un essai d'Elisabeth Badinter (qui reprend la célèbre phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient »), elle semble pourtant idéale pour envisager la question des représentations du masculin au cinéma. En e et, il n'y a pas qu'une seule masculinité possible, il y en a une infinité. Dans son essai, Elisabeth Badinter s'intéresse aux di érentes masculinités en fonction des régions du monde et des époques. Nous allons faire de même en nous penchant sur les trois films suivants.

Dans Certains l'aiment chaud !, qui date de 1959, la vision de la masculinité évolue. Au début du film, nous assistons à une démonstration de masculinité violente. avec des gangsters qui tuent sans aucune pitié. Mais au fur et à mesure, et à partir du moment où les deux héros se travestissent, cette violence va être mise de côté. La masculinité va devenir saine et permettre aux deux hommes d'ouvrir leur esprit. En e et, au début du film, ces deux hommes ont tendance à utiliser et à manipuler les femmes en essayant de les séduire. Mais petit à petit, ils vont prendre conscience des inégalités entre hommes et femmes, ce qui va modifier leur vision des femmes. Leur masculinité va alors devenir plus bienveillante. Soulignons également que la dernière scène est une sorte de consécration pour cette masculinité saine. Un riche marin y demande en mariage l'un des deux hommes qu'il pense être une femme. Lorsque ce riche marin apprend qu'il est fiancé a un homme et non à une femme, il répond avec décontraction que personne n'est parfait. Voilà donc un homme qui ne craint pas son homosexualité – ce qui est souvent le cas chez certains hommes ayant été élevés dans un cadre de masculinité toxique associant l'homosexualité a un défaut de virilité. En fin de compte, comme le dit Pierre Bourdieu, si l'homosexualité est crainte c'est parce qu'elle connote quelque chose de féminin ; donc la peur de l'homosexualité se traduit par une peur du féminin.

Dans *The Thing*, sorti en 1982, on ne trouve aucun personnage féminin, tous les protagonistes sont des hommes. Ils sont, en outre, les archétypes de la figure de force masculine utilisée à outrance dans les blockbusters américains. Ce sont des hommes courageux, qui se battent et qui veulent sauver le monde. La mas-

culinité est donc ici caractérisée par le courage et le fait de se battre contre quelque chose en gardant son sangfroid. Et la « Chose » qui attaque les scientifiques est le seul personnage qui soit féminisé : elle est évoquée par des pronoms féminins (en anglais le mot « thing » n'est pas genré ce qui renforce le fait que « The Thing » est féminisée par les personnages utilisant le pronom « she »). Cette peur sous-jacente du féminin est aussi suggérée par le fait qu'il y a ici une peur du sang. En e et, les personnages vont devoir tester chacun leur sang pour savoir s'ils sont oui ou non la Chose : cette peur du sang peut connoter les menstruations qui sont spécifiques au sexe féminin.

The We And The I, qui date lui de 2012, met en scène une masculinité en construction, puisqu'il y est question d'adolescents essayant de trouver des repères et de se construire. Il y a de nombreuses scènes où un jeune garçon adolescent va faire preuve de violence et d'oppression pour prouver sa force à son groupe d'amis. Ici nous avons donc une masculinité qui est forcée de signaler par l'oppression d'autrui. Cela évoque d'autres propos de Pierre Bourdieu, qui explique qu'un homme, uniquement parce qu'il est influencé par un groupe composé d'autres hommes, va avoir tendance à commettre des actes dangereux ou haineux juste pour ne pas perdre la face devant ses copains. Le film aborde par ailleurs le sujet de l'homosexualité à l'adolescence. Lorsqu'un couple de deux jeunes garçons s'embrasse, l'ensemble du car scolaire se met à pousser des cris de dégouts mêlés à des rires. Alors que lorsqu'un couple de deux jeunes filles s'embrasse, une majeure partie des garçons du car vont évoquer le fait que cela les excite. On constate alors que si l'homosexualité masculine est si mal recue c'est parce que les autres garcons ne veulent pas sembler homosexuels en ne se moquant pas des personnes qui le sont. La masculinité ici est donc en construction par rapport au regard des autres, étant donné que chacune des actions des personnages sont surveillées et examinées par les autres pour trouver quelque chose dont ils pourraient se moquer afin de combattre l'inconfort que leur procure l'adolescence.

Le cinéma n'a, ainsi, jamais cessé d'évoluer en même temps que la société, o rant des représentations de plus en plus variées. Ces trois films proposent, chacun dans leur genre, de belles déconstructions de la masculinité.

Margaux Léonard et Patricia Onoseke (1ère ES1)

## **ÉQUIPE ET COORDINATION**

Ce document a été édité dans le cadre du projet « L'Instant Critique » initié par le cinéma Les Toiles avec le lycée Gustave Monod d'Enghien-les-Bains avec le soutien de la Région Île-de-France (Convention Régionale d'Éducation Artistique et Culturelle) et la DRAC Île-de-France (Résidence Artistique et Culturelle en Milieu Scolaire). Il a été remis aux participants de la soirée de restitution du projet le vendredi 7 juin 2019. L'ensemble des informations relatives au projet *L'Instant Critique* est à retrouver sur le site : https://instantcritiquelestoiles.home.blog/

Ateliers critiques menés par Jérôme Momcilovic, critique et réalisateur Textes rédigés par les classes de Seconde 2, de Seconde 9 et de Première ES1 du lycée Gustave Monod d'Enghien-les-Bains

#### **ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE AU LYCÉE GUSTAVE MONOD:**

- Ingrid Mary, professeure de Lettres Modernes
- Garance Ouazine, professeure d'Histoire Géographie
- Anne Ricquement, professeure d'Histoire Géographie
- Virginie Vadelorge, professeure de Lettres Modernes
- Philippe Bonneville, proviseur

#### COORDINATION DU PROJET AU CINÉMA LES TOILES :

- Séverine Rocaboy, directrice programmatrice
- Frédéric Grand, responsable du jeune public
- Christine Lebeau, administration
- Hugo Radji Rodrigo, stagiaire





Directeur de la publication : Julien Bachard Maquette : Nathalie Wol Impression : FIP (Française Impression Publicité)



